Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 17 (1967)
Heft: 3

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

P. BUIS et J. LECLERCQ : *Le Deutéronome*. Paris, Gabalda, 1963, 215 p. Collection « Sources bibliques ».

Un excellent commentaire du Deutéronome. Par sa présentation, il rappelle la collection allemande « Handbuch zum Alten Testament » éditée par Otto Eissfeldt : traduction, assortie d'un apparat critique élémentaire, en haut de la page à gauche ; commentaires, par péricopes, à gauche sous la traduction, et à droite. La méthode paraît judicieuse. Les auteurs s'inspirent des résultats les plus récents de la critique historique : ils tiennent compte des traités de vassalité qui servent à expliquer la forme de l'ensemble ; ils mentionnent le rôle des sanctuaires et de l'enseignement des prêtres ; ils évoquent, à la suite de von Rad, les « prédications d'alliance » qui sont à l'origine de tel détail ; ils acceptent l'hypothèse selon laquelle le Deutéronome « vient du royaume du Nord » (p. 15). Ils supposent que le Deutéronome primitif était l'œuvre d'un seul auteur, mais que sa découverte sous Josias a déclenché une importante activité littéraire qui est responsable d'un certain nombre d'additions. Certains chapitres sont plus anciens que le corps du livre, par exemple Deut. 32, « réquisitoire prophétique », rédigé en deux étapes, mais en tout cas avant le VIe siècle, et Deut. 33, œuvre d'un lévite des tribus centrales, rédigée au XIe siècle. Quant au Décalogue, les auteurs remarquent que « c'est de toute la sagesse orientale et spécialement égyptienne (? !) que dépend le Décalogue, en même temps que des traditions nomades » (p. 65). L'introduction comporte en outre un important chapitre sur la théologie du livre. — A l'occasion, les auteurs suscitent des réactions. Ils qualifient le Deutéronome de « loi » (p. 5) et la partie centrale de « Code », tout en remarquant que « les lois deutéronomiques sont très riches sur le plan théologique, alors qu'elles sont d'une imprécision remarquable au point de vue juridique » (p. 8) : peut-on, dans ces conditions, encore parler de « Code » ? Ailleurs, ils rattachent certaines « lois » à des alliances historiques précises : à celle qui fut conclue dans la plaine de Moab, à celle de Sichem, de Gilgal aussi (p. 99 et 13) : hypothèse intéressante mais difficile à adopter. Enfin, le lecteur reste pantois devant l'affirmation qu'il trouve à la page 11 comme quoi l'hébreu est « une langue pourtant assez pauvre ».

CARL-A. KELLER.

FELICE MONTAGNINI : *Il libro di Isaia*. (Parte prima, 1-39.) Brescia, Paideia, 1966, 255 p.

L'auteur de ce livre s'est proposé de combler une lacune de la littérature exégétique italienne, où les ouvrages traitant d'Esaïe sont rares. Il est parvenu à son but de manière heureuse. Son étude avant tout historique est fondée sur des connaissances solides, de vastes lectures et un sens critique averti. On lira avec intérêt le chapitre consacré aux prophéties touchant Emmanuel. La beauté de la traduction des textes sacrés ajoute à la valeur de ce livre aussi modeste que précieux.

LYDIA VON AUW.

RENÉ MARLÉ, S.J. : *Bultmann et l'interprétation du Nouveau Testament*. Paris, Aubier, Editions Montaigne, 1966, 224 p. Nouvelle édition revue et augmentée. Coll. Théologie, 33.

Il y a dix ans, le P. Marlé était l'un des premiers théologiens catholiques de langue française à consacrer une étude sérieuse à l'œuvre de Bultmann. Il le faisait avec une sympathie indéniable, quoique rudement polémique : Bultmann, c'était le protestantisme poussé à l'extrême de ses principes, entraîné sur la pente fatale du libéralisme. La deuxième édition a gardé la sympathie et nuancé la critique. Comme l'avoue l'auteur : une meilleure connaissance du protestantisme en est la cause. En plus de cette agréable revision de ton, la nouvelle édition comporte trois chapitres supplémentaires, ajoutés en conclusion : « Une théologie de la Parole de Dieu », où le P. Marlé fait entre autre justice au reproche adressé à Bultmann de ressusciter le libéralisme ; « L'Ancien Testament dans la foi chrétienne » qui met en évidence ce qui reste, nous sommes d'accord avec l'auteur, une des faiblesses majeures de la pensée bultmannienne ; « L'Eglise du Nouveau Testament » où, on s'en doute, l'auteur se distance nettement de « la représentation étroite et partielle » de Bultmann (p. 217). Pour le corps de l'ouvrage, la première édition est reproduite sans changement notable. — On regrettera la nouvelle table des matières, simple carcasse peu utile, et la disparition presque totale de la bibliographie donnée dans la première édition. Cette disparition rend certaines notes incompréhensibles : c'est ainsi par exemple que, à la p. 66, on nous renvoie « aux travaux de Leenhardt » (devenu d'ailleurs Legnhardt en table des auteurs !), sans autre mention désormais. La première édition était plus sérieuse sur ce point.

ERIC FUCHS.

JEAN DANIÉLOU : *Jean-Baptiste, témoin de l'Agneau*. Paris, Editions du Seuil, 1964, 184 p.

Pour apprécier cet ouvrage à sa juste valeur, il convient de bien comprendre l'intention de l'auteur. En effet, le Père Daniélou a voulu écrire une page de théologie de l'histoire du salut, et non pas se livrer à une enquête critique sur les sources et documents concernant Jean-Baptiste. Et il a réussi à dégager d'une façon fort attachante non seulement les contours de la personnalité du précurseur, mais encore le rôle précis qu'il a joué conformément au plan de Dieu à la limite entre l'Ancien et le Nouveau Testament. L'attention du lecteur est constamment captée par la réflexion poussée à laquelle se livre l'auteur sur chacun des points marquants de la destinée de Jean-Baptiste, de la vocation au martyre. — Cela ne signifie pourtant pas qu'on puisse suivre le Père Daniélou sans réserve partout où il veut nous conduire. Ainsi, on n'admettra pas sans autre l'affirmation de la page 28 : « (C'est) à travers Marie que l'Esprit est communiqué à Jean... » Ou bien, on souhaiterait un jugement plus nuancé quant à la relation de Jean avec les Esséniens, quand l'auteur déclare : « Il serait impensable que Jean n'ait pas reçu certains thèmes de sa prédication, directement ou indirectement, des pieux Israélites de Qumran » (p. 47). Ou encore, on aimerait que le P. Daniélou motive son rejet de l'interprétation de Schrenk relative aux « violents » qui s'emparent du Royaume et ne se contente pas de dire : « Pourtant elle ne paraît pas acceptable » (p. 150). Cependant, moyennant un esprit critique en éveil, on tirera grand profit de cette étude spirituellement très stimulante.

JEAN-CLAUDE MARGOT.

ARNOLD EHRHARDT : *The Framework of the New Testament Stories.* Manchester, University Press, 1964, IX + 336 p.

Les études publiées dans ce volume ont paru précédemment dans diverses revues. Dans la préface, l'auteur reconnaît tout ce qu'il doit à l'école de l'histoire des formes, et en particulier à l'un des créateurs de cette école, K. L. Schmidt. Il pense qu'une méthode semblable à celle de son maître est capable de porter du fruit aujourd'hui encore. Et il faut reconnaître que le contenu de son ouvrage nous en apporte maintes fois la preuve. La confrontation à laquelle il se livre entre certains textes du Nouveau Testament et des documents grecs, juifs ou romains, où il sait se garder du piège des rapprochements faciles, lui permet d'apporter des éléments originaux au dossier de la science néotestamentaire. Parmi les douze chapitres de ce livre, nous mentionnerons en particulier ici celui où un texte de Plutarque sert à jeter des traits de lumière sur le vocabulaire de Phil. 2 : 5-11, celui sur les traces laissées par certains proverbes grecs dans les Evangiles, celui relatif à la construction et au but du livre des Actes, celui sur l'ordination dans le judaïsme et le christianisme, celui intitulé « Christian Baptism and Roman Law », ou encore celui présentant une interprétation nouvelle de I Cor. 11 : 27 ss. Nous aurons ainsi donné une idée de la richesse et de la variété de ces études solidement étayées par une connaissance étendue de la littérature antique.

JEAN-CLAUDE MARGOT.

W. D. DAVIES : *The Setting of the Sermon on the Mount.* Cambridge, University Press, 1964, XIV + 547 p.

Dans la préface à son commentaire de Matthieu, P. Bonnard cite cette opinion de G. Bornkamm : « Les synoptiques ne nous transmettent pas seulement la tradition orale sur Jésus en se bornant à la rassembler ; ils font également œuvre d'interprètes de cette tradition. » W. D. Davies partage la même conviction : « No unimaginative compiler or slavish editor, Matthew was a formulator of the tradition, concerned to present it in a specific way to meet the needs of his Church as he understood them » (p. 13). Aussi, en se penchant après bien d'autres sur le Sermon sur la montagne, Davies ne désire-t-il pas en analyser le contenu, en définir la signification par rapport à la doctrine chrétienne ou à l'éthique, ou encore formuler une nouvelle hypothèse quant à ses sources et à sa formation. Dans son ouvrage, il est préoccupé avant tout de découvrir l'intention profonde qui fut celle de Matthieu en organisant en un tout cohérent cet assemblage d'enseignements divers de Jésus que nous trouvons dans le Sermon sur la montagne. Et cela nous vaut une enquête d'une valeur exceptionnelle. A aucun moment l'intérêt ne se relâche, que ce soit dans les pages intitulées « Le nouvel Exode et le nouveau Moïse », ou dans les chapitres étudiant les rapports entre le Sermon et, successivement, l'attente messianique juive, les diverses tendances du judaïsme contemporain de Matthieu, l'Eglise primitive et le ministère de Jésus. Parmi les conclusions auxquelles parvient Davies, mentionnons en particulier celle-ci : si la constitution du Sermon sous sa forme actuelle s'explique par des problèmes propres à l'Eglise, elle repose également sur le besoin de présenter une réponse chrétienne au judaïsme de Jamnia (« It is our suggestion that one fruitful way of dealing with the *Sermon on the Mount* is to regard it as the Christian answer to Jamnia », p. 315). — Enrichi de nombreux appendices, d'un index fort utile étant donné

la richesse de la matière traitée, et d'une bibliographie étendue, cet ouvrage fera date dans le domaine des études synoptiques. JEAN-CLAUDE MARGOT.

CHARLES H. DODD : *La prédication apostolique*. Paris, Editions universitaires, 1964, 136 p.

L'original anglais de ce petit livre a connu de nombreuses rééditions chez Hodder et Stoughton (Londres). Il résume d'une manière limpide les principales thèses historiques et exégétiques du maître de Cambridge : à l'aide des passages prépauliniens des épîtres de Paul et des parties les plus archaïques du livre des Actes, d'origine araméenne, on peut reconstituer la première prédication chrétienne. Les éléments essentiels en sont les suivants : l'âge de l'accomplissement a paru, réalisé par le ministère de Jésus, qui a été glorifié par Dieu, a répandu l'Esprit sur l'Eglise et sera le juge eschatologique de tous les hommes. — Les théologiens, Paul et Jean, se sont emparés de ces données premières en les « réajustant » (p. 43) pour leur temps, principalement en transformant l'eschatologie « futuriste » en eschatologie « réalisée ». Malheureusement, la « rechute dans l'eschatologie préchrétienne » d'origine juive n'a pu être évitée, comme on le voit dans l'Apocalypse, mais aussi dans l'évangile selon Matthieu. Heureusement, les réinterprétations paulinienne puis johannique ont prévalu : c'est dans l'expérience communautaire de l'Eglise, principalement dans l'eucharistie, que « se trouvait révélée une nouvelle vie, provenant de ce que Dieu avait fait » en Jésus-Christ (p. 100). Chez Dodd, l'idéalisme platonicien est ici mis au service d'un actualisme ecclésial de type sacramentaire. Un dernier chapitre intitulé Eschatologie et histoire (p. 105 ss.) nous paraît plus proche de la pensée biblique en montrant comment « les événements du passé sont attestés comme des réalités essentielles » de la vie actuelle de la communauté (p. 125). Quoi qu'il en soit, on a rarement abordé avec autant de maîtrise le problème de la « singularité » historique et de l'actualité du fait chrétien. PIERRE BONNARD.

L. CERFAUX : *Le trésor des paraboles*. Paris, Desclée, 1966, 164 p.

Connu par de nombreux travaux fort savants sur les origines chrétiennes, le maître de Louvain nous offre le résultat épuré de ses recherches et méditations sur les paraboles évangéliques. La classification qu'il en propose est très originale : les mystères du royaume (semeur, ivraie, grain de sénevé, levain, trésor et perle), la justice nouvelle (bon berger, drachme perdue, enfant prodigue, bon samaritain, publicain, enfants sur la place, deux fils, vignerons, festin), la moisson éternelle (ouvriers de la onzième heure, intendant avisé, talents, dix vierges). L'interprétation, qui doit beaucoup à Jeremias, mais aussi aux Pères de l'Eglise et à des rapprochements originaux avec l'Ancien Testament et le Talmud, présente souvent des solutions exégétiques personnelles, que seuls les spécialistes remarqueront : contre la théorie du « développement » du Royaume chez Lagrange (p. 54 s.), pour un royaume « à portée » (p. 65), sur une eschatologie « secrètement réalisée » (p. 125), sur la miséricorde divine comme fondement permanent de la justice nouvelle (p. 79 ss., 105 ss.). « Plus on se désintéresse de son droit, de son salaire, plus on est ouvrier selon le cœur de Dieu » (p. 131). Cependant, sur les Talents, ou sur les Dix vierges, nous avouons n'avoir pas compris. Et pourquoi, dans un épilogue sur les Deux maisons (Matthieu 7 : 24-27), affirmer que l'Eglise « est le terrain solide sur lequel reposent nos vies éphémères » ? (p. 160). Tel n'est pas le sens obvie du texte.

PIERRE BONNARD.

ANNIE JAUBERT : *Les premiers chrétiens*. Paris, Editions du Seuil, 1967, 180 p. Coll. Le temps qui court, 39.

Pour qui connaît un peu le sujet et sait lire entre les lignes, ce petit ouvrage de vulgarisation, excellemment illustré, est très significatif des nouvelles tendances et recherches des milieux catholiques les plus compétents au sujet des origines chrétiennes. Certes, Jacques est encore présenté comme un « proche parent de Jésus » (p. 29), l'idée paulinienne du fondement ecclésial est appliquée à des personnes (p. 14), celle de « hiérarchie locale » est trop simplifiée (p. 95). D'une manière générale, nous chicanerions notre éminent collègue sur ce qu'on pourrait appeler son optimisme institutionnel : « Peu à peu, dans l'Eglise, se mettaient en place et se développaient des structures qui devaient être au service de la charité et de la foi chrétiennes » (p. 99). — Mais, à côté de ces légers déséquilibres dans l'exposé forcément sommaire, que de points de vue nouveaux et, disons-le, postconciliaires, sur les origines chrétiennes : l'importance des milieux sociologiques d'où venaient les premiers disciples (p. 6 ss.), le rôle de certains cercles sacerdotaux non orthodoxes (Qumrân, 12 ss.), celui des Hellénistes (p. 21), celui des païens déjà acquis au monothéisme juif (p. 38), celui des laïcs enseignants (p. 167, « il pouvait y avoir là évêque, prêtre ou diacre, *mais* [c'est nous qui soulignons] à cette époque il existait encore beaucoup de laïcs auxquels était reconnue la fonction d'enseignement »). Les citations des auteurs du IIe siècle sont particulièrement bien choisies et commentées. Un Index, des Indications bibliographiques et les illustrations ajoutent encore au charme et à la valeur de ce récit, populaire dans le sens le plus positif de ce mot.

PIERRE BONNARD.

ROBERT-M. GRANT : *L'interprétation de la Bible des origines chrétiennes à nos jours*. Paris, Editions du Seuil, 1967, 190 p.

Après *La gnose et les origines chrétiennes* du même auteur et de la même traductrice (voir cette Revue, 1966, I, p. 53), voici l'édition française d'une étude parue en 1948 chez Macmillan (2e éd. 1963, avec l'adjonction d'un chapitre conclusif). A la bibliographie anglaise établie par l'auteur, la traductrice, aidée par Mlle Annie Jaubert, a substitué une bibliographie française qui peut rendre quelques services. De nombreux accidents ont échappé aux correcteurs : l'orthodoxie protestante est placée au XIXe siècle (p. 116), la Vie de Jésus de Paulus en 1929 (p. 132), les lettres d'Ignace au IIIe siècle (p. 50), Origène aurait préconisé des études « encycliques » (p. 75), le sommaire de la Loi est situé en Matthieu 2 : 40 (p. 16), etc. — Décrire l'histoire de l'interprétation biblique en 180 pages devait forcément conduire à des raccourcis déchirants : l'attitude de Jésus à l'égard de l'Ancien Testament est résumée dans Mat. 13 : 52, ce qui ne saurait convenir qu'au Christ matthéen ; la méthode de Clément d'Alexandrie est ramenée à celle de Philon (p. 55 ss.) ; il est un peu simple d'affirmer que « la vraie question concernant l'autorité est de savoir si elle peut s'exercer avec souplesse » (p. 98) ; également de ramener la Réforme au principe d'une vérité de vie directement communiquée à l'âme (p. 110) sans mentionner les rôles complémentaires du ministère pastoral, des synodes et des confessions de foi ; également de faire de Pascal un catholique profondément influencé par la Réforme (p. 117). — Dans sa conclusion, l'auteur confesse qu'il en est arrivé à penser que la théologie doit être façonnée sur un triple fondement : la Bible, la

tradition et la raison (p. 160), car l'Ecriture n'est « que l'expression écrite de la tradition » (p. 170). Oui, mais de quelle tradition ? Quant à enraciner la « pré-compréhension » bultmannienne dans l'idée de la continuité de l'Eglise (p. 174), c'est plus encore qu'un raccourci... On reste donc reconnaissant pour l'effort de synthèse accompli, mais insatisfait.

PIERRE BONNARD.

JACQUES-ED. MÉNARD : *L'Evangile de vérité*. Rétroversion grecque et commentaire. Paris, Letouzey et Ané, 1962, 237 p.

Parmi les textes gnostiques découverts vers 1945 à Nag-Hamadi, *L'Evangile de vérité* a été le premier publié, par Malinine, Puech et Quispel (1956). Depuis lors, il a suscité une quantité énorme d'études. L'avantage de cette thèse de l'Ecole des Hautes Etudes sur ce sujet controversé, c'est qu'elle présente toutes les qualités d'un travail académique : bibliographies générales et particulières, rétroversion grecque discutée en notes, index des termes grecs, des citations des textes anciens, la littérature gnostique comprise, ce qui est un tour de force, table, enfin, des auteurs cités. Mais c'est incontestablement le *Commentaire* du texte qui constitue ici l'apport le plus important. Ligne après ligne, les termes du texte sont rapprochés des termes correspondants dans d'autres écrits. La comparaison porte constamment sur les diverses acceptions d'un même terme dans des milieux plus ou moins proches, et elle est très suggestive, ainsi pour les idées de vérité (p. 87), d'intelligence (νοῦς, p. 93), d'ignorance (p. 94), d'oubli et d'extase (p. 99), d'esprit (p. 150 ss.), etc. — La thèse générale de l'auteur est que ce texte prestigieux n'est pas celui du grand gnostique Valentin connu sous ce nom, mais un écrit d'orientation plus hellénistique et cosmologique, issu d'un milieu de culture plus populaire (p. 201 ss.), comme le montre le vocabulaire « en formation » (p. 200). Cependant, il nous paraît exagéré de situer cet écrit absolument en marge de la tradition chrétienne orthodoxe en écrivant, par exemple, « il n'y a rien de chrétien à proprement parler dans tout cela, et c'est l'homme qui se rachète lui-même, en prenant conscience de son état de prisonnier de la matière » (p. 201). C'est trop oublier les indéniables évocations du Christ historique : Jésus — Logos parfait, voie pour ceux qui s'égaraient, gnose pour ceux qui ignoraient, qui a travaillé même le sabbat pour la brebis « afin qu'il glorifiât le Plérôme, la grandeur de son nom et la douceur du Père... » Certes, M. Ménard a bien montré que, même dans ces textes d'allure historique et christologique « notre auteur, comme tout vrai gnostique, ramène ces événements historiques à de l'intemporel ou plus exactement à du mythique » (p. 104, note 22).

PIERRE BONNARD.

JEAN DE WATTEVILLE : *Le sacrifice dans les textes eucharistiques des premiers siècles*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1966, 234 p.

Au début de cet ouvrage, présenté comme thèse de doctorat à l'Université de Leyde, l'auteur constate que « dans l'état actuel de nos connaissances du Nouveau Testament, il peut sembler difficile de déclarer qu'incontestablement le Christ et les apôtres ont vu ou n'ont pas vu un rite sacrificiel dans la Cène » (p. 2). Pour avancer dans la solution de ce délicat problème, il existe cependant une voie sûre : demander aux chrétiens des trois premiers siècles, plus proches que nous des auteurs néotestamentaires, comment ils ont compris l'eucharistie.

— Cette façon d'interpréter l'Ecriture par le canal de ses premiers lecteurs ne nous paraît ici guère convaincante parce qu'utilisée avec hâte. L'auteur, en effet, semble pressé de défendre une thèse conciliante : selon le Nouveau Testament, l'eucharistie est tout à la fois un prolongement du repas pascal et un repas sacrificiel, et l'on retrouve cette double ligne chez les Pères des trois premiers siècles. Il n'y a donc pas de solution de continuité entre les écrits néotestamentaires et les premiers textes patristiques. Ces présupposés schématiques finissent souvent par forcer et fausser l'enquête. — En second lieu, le pasteur de Watteville soumet la littérature patristique à un examen analytique qui lui ôte son relief. Il est impossible d'interpréter des mots, des expressions et des textes relatifs à l'eucharistie sans les situer dans l'œuvre et la culture de leur auteur. Ce long et nécessaire travail n'a pas été sérieusement entrepris pour Clément d'Alexandrie et Origène. — Enfin, il y a dans cet ouvrage une partialité qui n'est certainement pas voulue, mais que provoque une trop grande dépendance à l'égard de certains ouvrages. Lorsqu'on se propose d'examiner un sujet aux dimensions si vastes, il est quasiment inévitable de faire, pour une large part, un travail de seconde main. Ainsi le chapitre consacré à Origène ressemble-t-il étrangement au bref paragraphe que Daniélou rédigea sur l'eucharistie dans son *Origène* (J. Daniélou : *Origène*, Paris 1948, p. 74-79). Or, il n'est nullement admis que ce commentaire de Daniélou soit impartial et complet. Jean de Watteville avait ici l'occasion d'approfondir la compréhension qu'Origène avait de la Cène. — Les patrologues savent qu'il devient difficile de suivre du Ier au IIIe siècle l'évolution d'un thème théologique fondamental sans avoir une connaissance exceptionnellement directe et fouillée de l'œuvre des Pères, de leur culture et de leur histoire. C'est pourquoi ils sont rares à tenter pareille entreprise.

E. JUNOD.

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

HENRI DREYFUS-LE FOYER : *Traité de philosophie générale.* Paris, A. Colin, 1965, 559 p.

Cet ouvrage, paru dans la collection *U*, s'adresse en premier lieu aux étudiants entrant dans l'enseignement supérieur. Visant à présenter des problèmes et non à exposer des doctrines, il étudie successivement la notion de philosophie, la théorie de la connaissance, la liberté, le problème ontologique, le problème de la vie, l'espace et le temps, le problème de Dieu. Chacun de ces sujets donne lieu à un développement substantiel où, non content de présenter les diverses positions et les difficultés qu'elles soulèvent, l'auteur cherche à mettre en place les éléments d'une solution satisfaisant aux exigences de la pensée actuelle. — Faute de pouvoir résumer ici la totalité de l'ouvrage, je me contenterai de donner un aperçu de la manière de l'auteur en m'arrêtant à sa présentation du problème de Dieu. L'existence de Dieu et la nature de Dieu font l'objet chacune d'un chapitre, mais M. Dreyfus fait ressortir la liaison interne de ces deux thèmes en déclarant que « dans l'essence (de Dieu)... on retrouve la nature et l'ordre des raisons qui en ont visé l'existence » (p. 528). — Dans le chapitre sur l'existence de Dieu, il marque de sérieuses réserves à l'égard de toute expérience immédiate de Dieu et cherche avant tout à dégager les approches indirectes de Dieu, qu'il groupe sous deux démarches fondamentales : « Dieu prouvé à partir des données spirituelles », « Dieu prouvé à partir du spectacle du monde ». C'est manifestement à la première démarche — dont la preuve cartésienne par l'idée de perfection est l'exemple classique — que vont ses préférences. En des

pages profondes, il montre que cette démarche implique la « conjonction de la finitude et de la valeur » (p. 518). Dissociés l'un de l'autre, le sentiment de finitude et la conscience des valeurs risquent d'aboutir, le premier à un nihilisme désespéré, le second à un orgueil investissant l'homme du pouvoir absolu de créer les valeurs. Mais la reconnaissance complémentaire de la finitude humaine et de l'exigence de dépassement inscrite dans la conscience des valeurs ouvre à l'esprit un chemin vers Dieu. Quant aux diverses modalités de la seconde démarche, M. Dreyfus leur oppose avant tout les objections kantiennes. Contre la preuve par la finalité — que Kant saluait avec respect — il fait valoir en outre qu'elle ne saurait conduire à admettre un Dieu bon, mais une impitoyable « providence vitale » visant uniquement le maintien à tout prix de la vie. Toutefois, ces graves réserves ne l'empêchent pas de reconnaître que ces preuves peuvent orienter l'esprit « vers la nécessité d'un Absolu » (p. 547). — Le chapitre sur la nature de Dieu s'arrête surtout aux deux difficultés majeures liées à la notion d'un Dieu parfait : l'existence du mal et la distance incommensurable que la perfection de Dieu met entre lui et les créatures. M. Dreyfus dégage avec beaucoup de vigueur et de clarté les apories auxquelles conduit l'analyse de ces deux difficultés. Mais ces apories ne le conduisent pas à l'agnosticisme et, dans la conclusion, il discerne « à l'horizon du cheminement de la pensée une présence comblant l'exigence logique et réalisant l'intimité vécue » (p. 548), dans laquelle le fidèle pourra reconnaître le reflet de Dieu. — Ce bref résumé d'une seule de ses parties aura peut-être suffi à montrer que cet ouvrage cherche à faire passer l'étudiant du niveau du cours scolaire à celui de la réflexion philosophique personnelle.

ANDRÉ VOELKE.

Demitizzazione e Morale. Atti del convegno indetto dal Centro internazionale di studi umanistici et dall'Istituto di studi filosofici, a cura di Enrico Castelli. Roma, Istituto di studi filosofici, 1965, 439 p.

La morale n'ignore pas, elle non plus, les grands mythes de l'origine et de la fin par quoi l'homme découvre (ou rêve à) une Parole qui appelle sa liberté. Le combat des herméneutiques (Ricœur) ravage aussi le territoire de la morale ! Les actes du colloque de Rome (juin 1965) témoignent de l'ardeur de ce combat et de la difficulté d'en préciser les frontières. Comme toujours en pareil cas, de l'ensemble des communications et discussions ne se dégage aucune synthèse ; mais peu importe étant donné l'intérêt considérable de la plupart des travaux. Signalons ceux qui nous ont le plus intéressé : « Démythiser l'accusation », où Ricœur poursuit son dialogue avec Freud (il propose à juste titre de distinguer démythification — renoncer au mythe — et démythologisation — en libérer le fond symbolique) ; « Symbole, surnaturel, dialogue », remarquable analyse de la pensée de Lévy-Strauss par le P. Fessard ; « La loi morale et le péché originel à la lumière de la psychanalyse », par A. Vergote ; « Perspectives éthiques de la démythisation bultmannienne » par le P. Marlé qui met en évidence, avec raison, une des difficultés théologiques majeures de l'éthique de Bultmann : le rapport loi-évangile ; « La morale teologica di Barth », par I. Mancini : une synthèse critique par un professeur de l'Université catholique de Milan. — Les autres orateurs de ce colloque furent E. Castelli, J. Hyppolite, K. Kerenyi, J. Brun, A. de Waelhens (les mythes de l'authenticité), F. Battaglia, K. Loewith, G. Dorfles, H. Ott (Buber et Bonhoeffer), Hgô Tieng Hien, R. Klein, X. Tilliette,

R. Mehl, F. Ulrich, R. Lazzarini, A. Vecchi, R. Panikkar, V. Verra et J. Chaix-Ruy. — Il faut rendre hommage aux organisateurs de ce colloque, et à Enrico Castelli en particulier, pour la très belle qualité de cette rencontre et la promptitude avec laquelle ces travaux ont été publiés. Je ne pense pas que l'on puisse ignorer ce livre, qui permet au lecteur de partager l'effort de ceux qui, relevant le défi de notre temps, croient encore, à des titres, divers à la possibilité d'un humanisme.

ERIC FUCHS.

CHRISTOPHE BARONI : *Introduction à la psychologie des profondeurs.* Nyon (Suisse), Editions « L'homme sans masque », 1966, 80 p.

Cette *Introduction,* fort agréablement écrite, se lit avec autant de plaisir que de profit. L'influence de Charles Baudouin, cet humaniste de cœur et de bon sens, y est partout manifeste. L'auteur opère, sans fanatisme ni pédantisme, une excellente mise au point des données les plus communément admises en matière de doctrine, de diagnostic et de thérapeutique. Fermement engagé dans la psychanalyse, il en signale les limites aussi bien que les mérites. C'est ainsi qu'à propos des tests, il précise que cette voie d'approche parvient à mettre à jour les ressources d'intelligence ou de caractère dont le sujet dispose, mais qu'elle ne saurait descendre jusqu'au dynamisme profond qui les exploite dans le sens du bien ou du mal. Concernant la médecine psychomatique, les conduites d'échec, les complexes, la schizophrénie, l'analyse des rêves, il développe des vues claires, illustrées d'exemples appropriés. Un dernier chapitre, intitulé : *Dieu est-il mort,* confronte les principes de la foi chrétienne avec ceux du « Contre-Evangile » nietzschéen et conclut en rejoignant, à travers Jung, cette affirmation de saint Paul : « Christ vit en moi. »

RENÉ SCHAERER.

RAYMOND POLIN : *Le bonheur considéré comme l'un des beaux-arts.* Paris, Presses Universitaires de France, 1965, 118 p.

Avons-nous perdu l'envie d'être heureux ? Pourquoi le bonheur n'est-il plus aujourd'hui le thème central qu'il fut jadis ? Où en sommes-nous par rapport au bonheur ? Etre heureux, semble-t-il, c'est éprouver en toute conscience le sentiment d'un profond accord avec soi-même et le monde, c'est se sentir « comme un poisson dans l'eau ». Mais il est arrivé ce fait gros de conséquences que l'homme ne peut plus croire à un univers de valeurs objectives au centre desquelles il aurait pour tâche de se situer. Il croit, en revanche, à une « création des valeurs » (c'est le titre du premier livre de Raymond Polin) et l'on ne voit guère comment cette liberté du faire peut se concilier avec l'idée d'un bonheur posé comme fin. Il ne reste donc qu'une issue : situer le bonheur dans l'ordre esthétique, en tant qu'il réalise la compréhension de sens la plus achevée que nous puissions goûter ici-bas au terme de la vie, en revivant le passé généreusement, sans aigreur ni ressentiment, ni mépris. « Le bonheur le plus grand dont nous soyons capable ne peut naître qu'au soir de la vie. » Ainsi l'action libre et l'aspiration à une plénitude objective se trouvent réconciliées. Le bonheur surgira rétrospectivement dans la sérénité harmonieuse de l'histoire achevée que nous avons vécue, dans une sorte de victoire automnale. — Ces pages sympathiques développent une thèse chère à l'auteur,

c'est que l'homme a pour mission de se faire ici-bas sans référence à d'illusoires préoccupations ontologiques ou eschatologiques. Dans les limites de cet humanisme elle nous paraît juste et saine. Elle rejoint une sagesse tonique héritée des Grecs et de Gœthe. Mais peut-on échapper à une conclusion fort inquiétante, c'est qu'un tel bonheur est une *chance* autant qu'une œuvre d'art ? Qu'advient-il, dans cette perspective, des vies manquées, des morts prématurées, des enfants martyrs, de ceux que torturent la neurasthénie ou d'inexplicables dépressions de l'âme ? Et de ceux qu'étreint la souffrance des autres ? L'espérance eschatologique ne trouve-t-elle pas ici sa raison d'être ? N'est-elle pas la seule manière de légitimer le bonheur, en le fondant sur la justice ? On sait avec quelle force Platon et le christianisme ont donné leur réponse à cette question.

RENÉ SCHAERER.

THÉRÈSE HIRSCH : *Musique et rééducation*. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1966, 135 p. Actualités pédagogiques et psychologiques.

Ce petit ouvrage nous apporte, avec une simplicité qui atteste l'intelligence du cœur, les résultats d'une expérience de rééducation effectuée à la Clinique universitaire de Bel-Air, dirigée par le professeur J. de Ajuriaguerra, sur une vingtaine d'enfants profondément arriérés. — Un premier problème se posait : comment pénétrer dans ces univers partiellement fermés sur eux-mêmes ? Comment trouver « le joint » ? Dans les cas les plus graves, il y a au moins un mot que le sujet comprend et entend avec plaisir : son nom. Mais il y a aussi les rythmes et les mélodies. Il s'agit, dans tous les cas, d'éveiller une « réceptivité active ». On évitera donc d'enfermer l'enfant dans un nouvel univers, celui d'une indétermination affective fondée sur la reproduction servile des exemples qui lui sont proposés. Tout doit tendre à susciter, au contraire, une impulsion vivante. — Cette méthode d'approche implique un choix délicat de bruits, de sons, d'instruments appropriés (c'est ainsi, par exemple, que le piano, trop complexe, cédera la place à la flûte). On partira des « faits musicaux bruts » (p. 35), en s'efforçant d'épouser et d'utiliser d'abord l'impulsivité naturelle du sujet. Si celui-ci est de nature agressive, on ira dans le sens de cette disposition pour l'organiser et l'orienter. Au départ, l'enfant se montre plus sensible à l'intensité du rythme qu'à sa durée : il découvrira peu à peu cette dernière et apprendra à « vivre le temps qui passe » (p. 94). — Evitons en outre les illusions intellectualistes et les espoirs exagérés. Au niveau de la débilité mentale, la musique ne saurait exercer une fonction symbolique ni même se proposer comme structure autonome. La véritable « prise de conscience » restera, dans bien des cas, une limite inaccessible (p. 120). Mais l'enfant apprendra à s'exprimer lui-même tant bien que mal, à s'ouvrir sur autrui et sur le monde. Et sans doute sera-t-il plus heureux. — On chercherait en vain dans ces pages une profession de foi morale ou religieuse. L'auteur se contente d'aimer et d'agir. Puisse son exemple, après avoir éveillé quelques enfants retardés par une méthode judicieusement pratiquée, éveiller aussi notre Eglise, cette autre retardée. Car il faut bien reconnaître que, sur le plan de la sollicitude témoignée aux petits « pauvres en esprit », ce qui se réalise sous son initiative équivaut à peu près à rien.

RENÉ SCHAERER.

MARC RICHELLE : *Le conditionnement opérant.* Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1966, 224 p.

Le conditionnement *classique* (pavlovien) est une procédure expérimentale « visant au contrôle d'un comportement par des stimuli initialement neutres, associés à la stimulation inconditionnelle déclenchant naturellement ce comportement ». Le conditionnement *opérant* (skinnérien), lui, est une procédure expérimentale « visant à contrôler un comportement défini, ou réponse, en le faisant suivre de façon systématique par un renforcement, la relation entre réponse et renforcement pouvant être arbitraire », par opposition au conditionnement de type classique dans lequel la réponse est, au départ, déclenchée par le stimulus inconditionnel. — La première partie de l'ouvrage est consacrée aux principes et à la théorie, la deuxième aux techniques, et la troisième aux applications (en psychophysiologie, psychopharmacologie, enseignement programmé, psychothérapie).

CHRISTOPHE BARONI.

PAUL PARIN, FRITZ MORGENTHALER, GOLDY PARIN-MATTHEY : *Die Weissen denken zuviel.* Zürich, Atlantis Verlag, 1963, 527 p.

Trois praticiens de Zurich ont passé plusieurs mois, en 1960, chez les Dogons de la Boucle du Niger, pour y étudier *une* technique analytique et son adéquation à la compréhension de non-Européens. Le volumineux ouvrage : *Die Weissen denken zuviel* (« Les Blancs pensent trop ») représente le compte rendu détaillé des conversations poursuivies jour après jour, pendant une heure chaque fois, avec treize sujets différents. Ajoutons les rapports de cent tests de Rorschach de personnes de la région étudiée. — L'intérêt d'une semblable étude est d'arriver à préciser quelles données de la mentalité européenne, de son âme, ne se retrouvent pas, ou se situent dans un contexte très différent auprès de populations noires d'Afrique. Premier point : le mécanisme de la pensée demeure identique dans les deux cas. Si cela n'avait pas été, déclarent nos auteurs, nous ne serions pas arrivés à comprendre nos partenaires noirs exactement comme nous comprenons un sujet européen soumis à l'analyse. Par contre, la psychologie échoue dans sa tentative de comparer la personnalité Dogon à celle de l'homme du monde occidental. Nous sommes pourvus, notamment, d'une meilleure « autonomie secondaire » (séparation de la mère) que les Dogons. Un plus grand degré d'intériorisation nous rend moins dépendants de notre entourage et des autres. Nous sommes plus favorisés qu'eux dans l'adaptation à des situations inhabituelles, etc... — Le sous-titre : « Recherches psychanalytiques » ne doit pas abuser le lecteur. Il s'agit bien de conversations engagées selon certaines données de la technique psychanalytique, mais avec des différences sensibles malgré tout. Le côté compréhension et libération d'un conflit de la technique psychanalytique, telle qu'elle est pratiquée chez nous, manque, à peu d'exceptions près, dans les analyses présentées dans cet ouvrage. Les auteurs, d'ailleurs, nous le font remarquer clairement dès la première page de l'analyse des résultats et des conclusions que l'on peut tirer du matériel rassemblé. Les termes « psychanalyse », « analyste », etc... ne sont valables, ici, qu'avec quelques réserves. Il s'agit d'un essai de compréhension d'une mentalité, d'une forme de pensée, largement dépendant de la tentative de compréhension analytique. Une différence encore : Il était entendu que les personnes

se prêtant à l'analyse seraient rétribuées pour leur collaboration. Il existe bien d'autres éléments encore qui différencient les conversations qui nous sont rapportées, de l'analyse pratiquée en Europe. Peut-être ce Noir a-t-il raison : les Blancs pensent trop !

HÉRALD CHATELAIN.

MICHELE FEDERICO SCIACCA : *Dallo spiritualismo critico allo spiritualismo cristiano*. Milan, Marzorati, 1966, 2 vol.

Sous le titre *Dallo spiritualismo critico allo spiritualismo cristiano*, M. Sciacca nous offre une série d'articles revus et corrigés, groupés chronologiquement ; le lecteur y admire tout d'abord l'étendue des connaissances que M. Sciacca possède sur la philosophie contemporaine et le lecteur romand y trouve avec plaisir les noms d'Henri Miéville, Arnold Reymond et Pierre Thévenaz. — Les premiers textes datent de 1939-1941 : c'est la période du spiritualisme critique où Sciacca mène sa polémique contre l'historicisme de Croce et l'actualisme de Gentile. Après cette première phase critique, il y a une seconde phase, celle du spiritualisme chrétien, que l'auteur n'a pas exposé systématiquement, mais ce spiritualisme chrétien anime plusieurs brefs essais de caractère historico-théorétique ; il leur donne leur dimension spirituelle. — Ces textes sont écrits dans le style vivant et imagé propre à M. Sciacca et montrent bien que celui-ci ne cesse de penser aux problèmes sous leur angle métaphysique.

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

JOSEPH J. SIKORA, s.j. : *The Scientific Knowledge of Physical Nature*. An Essay on the Distinction between the Philosophy of Nature and Physical Science. Bruges - Paris, Desclée de Brouwer, 1966, 165 p.

Quel est, pour un thomiste, la situation respective d'une part de la philosophie de la nature, de l'autre, des sciences naturelles modernes dont la physique contemporaine est le représentant le plus caractéristique ? Pour notre auteur, philosophie de la nature et physique sont toutes deux des sciences de plein droit. Elles se distinguent l'une de l'autre par leur objet, à condition de définir celui-ci avec toute la précision voulue, par leur méthode et par leur point de vue propres. Les deux sciences sont complémentaires l'une de l'autre et leur développement à chacune dépend dans une certaine mesure de celui de sa voisine. L'objet explicite de chaque science étant implicitement contenu dans celui de l'autre. L'auteur, rejetant l'idée que le thomisme puisse n'être qu'une science archéologique, entend prolonger par son étude les lignes d'un développement de la pensée aristotélo-thomiste qu'il discerne chez Cajétan, Jean de Saint-Thomas et Maritain. Il nous montre qu'un thomiste peut raccorder à son système les découvertes les plus nouvelles de l'esprit humain. Quant à nous convaincre que le thomisme soit le « home », le foyer naturel auquel se rattachent des formes de pensée qui, historiquement, se sont développées à tout le moins hors de lui, ou que la physique moderne puisse bénéficier pour l'invention de ses modèles du développement de la philosophie de la nature tout comme celle-ci des progrès de celle-là pour mieux décrire son modèle de l'être, voilà ce qu'à notre avis bien incompétent sans doute le présent ouvrage n'a pas encore réussi.

PIERRE GANDER.

DIDIER JULIA : *La question de l'homme et le fondement de la philosophie.* Paris, Aubier, 1964, 421 p.

Il faut distinguer la question (principe subjectif d'orientation) de l'homme, du problème (principe objectif de déduction) du fondement de la philosophie. Fort de cette distinction, l'auteur pose, dans l'introduction, à travers une réflexion sur l'anthropologie et la philosophie pratique de Kant, la question de l'homme. L'anthropologie ne saurait fonder une philosophie comme science. Il faut donc accéder à une philosophie pratique. « Le thème de la philosophie pratique » est celui de « l'unité essentielle de la métaphysique rationnelle et de l'anthropologie empirique, l'unité de la raison et de l'expérience de la vie... » (p. 38). Cependant une philosophie morale ne saurait fonder la philosophie ; elle reste un point de vue particulier de la conscience ; « seule une théorie du savoir philosophique peut conférer à ses notions un sens logique et philosophique fondamental » (p. 101). L'erreur de Kant, selon M. Julia, est « d'avoir érigé la morale en catégorie ontologique de la philosophie... » (p. 107). Cette analyse de la question de l'homme aboutit donc en elle-même à une aporie, et nous conduit par là à poser différemment le problème du fondement de la philosophie. L'auteur passe alors à la partie essentielle de son ouvrage : l'analyse de la pensée de Fichte, et notamment de celle de *La Théorie de la Science* de 1804 (dont une traduction par D. Julia, annotée, est annoncée dans la même collection). La philosophie première ne peut être que pur savoir du savoir, théorie du savoir. Fichte est « historiquement le premier à avoir... développé matériellement une théorie du savoir absolu » (p. 321). *La Théorie de la Science* « résout... en 1804 le problème fondamental de la philosophie » (p. 359). — Nous ne pouvons ici suivre les longues et précises analyses de la pensée de Fichte. Elles renouvellent sur plusieurs points l'interprétation de ce penseur ; elles nous aident à mieux réaliser tout ce que nous lui devons historiquement, alors que si souvent nous limitons par trop à Hegel l'immense influence de l'Idéalisme allemand. Ce travail, dont la conclusion déduit, à partir du fondement de la philosophie, les principes de l'anthropologie philosophique, présente un caractère philosophiquement systématique.

MICHEL CORNU.

DIETER WALDEMAR LERNER : *Das Problem der Objektivität von rechtlichen Grundwerten.* Zürich, Polygraphischer Verlag AG., 1967. Veröffentlichungen der Hochschule St. Gallen, Rechts-Reihe 4. 350 p.

L'auteur projette de fonder la validité objective des valeurs juridiques sur une enquête très générale, menée au nom d'une universalité digne de louange. A l'analyse phénoménologique et logique des principaux concepts juridiques (liberté, justice, etc.) succède une recension de leur sens dans des domaines autres : psychologie, psychanalyse, littérature. Même si la méthode de l'auteur, dénommée « pensée intégrale », ne donne pas satisfaction, la force de persuasion est réelle et la réussite est proprement philosophique ; car si les méthodologies s'acquièrent, le sens de la réflexion est donné.

J.-CLAUDE PIGUET.

Aspectos religiosos de la sociedad Uruguaya. Centro de Estudios cristianos. Montevideo, Uruguay, 1965, 143 p.

Cet ensemble d'études de caractère sociologique sur la situation religieuse en Uruguay est significatif à un double titre. D'une part il manifeste la vitalité des Centres d'études chrétiennes qui sont, au sud du Brésil, une pépinière de jeunes talents protestants. D'autre part, le thème central auquel se réfèrent toutes ces études — la sécularisation — est aujourd'hui essentiel pour comprendre en profondeur la situation spirituelle de ce continent. En effet, alors que nous nous représentons encore l'Amérique latine comme le continent religieux, ou superstitieux par excellence, une analyse objective rend compte d'une situation infiniment plus complexe. Certes Romeo Fiore dresse un catalogue impressionnant des superstitions et des croyances encore existantes en Uruguay (p. 119-143), mais il ne nous dit pas, et c'est dommage, quelle en est la diffusion actuelle, dans les métropoles en particulier. S'agit-il de survivances ou d'un renouveau ? De même Híber Conteris donne quelques exemples de problèmes religieux dans la thématique de la prose uruguayenne contemporaine (p. 106-118). Mais sont-ils significatifs ? N'y aurait-il pas infiniment plus de cas d'athéisme ou d'incroyance ? Quoi qu'il en soit, c'est avec l'étude de J. de Santa Ana que nous sommes au cœur du problème (p. 82-105). Celui-ci retrace l'évolution historique du processus qui fait aujourd'hui de l'Uruguay un des pays les plus sécularisés d'Amérique latine. Ce processus qui peu à peu relègue dans le secondaire, dans le privé, dans l'accessoire tout ce qui de près ou de loin touche à la religion, est sans aucun doute le produit d'une part d'une politique délibérée au XIXe siècle et au début du XXe siècle en faveur d'une laïcité anticléricale ; mais aussi, le résultat d'une profonde incapacité du catholicisme romain à nourrir spirituellement et intellectuellement un peuple et son élite. Cependant J. de Santa Ana insiste avec raison sur l'influence déterminante d'un style de vie (le « style batle » — du nom du dictateur Batle) qui se distingue par son idéologie optimiste, conformiste et petite-bourgeoise. Voire le slogan : « L'Uruguay ? La Suisse de l'Amérique latine ! » Et c'est bien cette dernière hypothèse qui est confirmée par l'enquête d'opinion publique qui d'octobre 1963 à janvier 1964 a été organisée par l'Institut uruguayen d'O.P. à la demande du Centre d'études (p. 7-80). S'il est vrai que les non-croyants déclarés ne constituent que le 3 % de l'échantillonnage, la vie spirituelle des 97 % « chrétiens » est curieuse. Seuls 24 % ont une pratique religieuse hebdomadaire (et encore surtout dans les classes élevées et parmi les protestants 38 et 34 % respectivement). Seuls 10 % lisent régulièrement la Bible ; en revanche 79 % respectent l'Eglise et les prêtres. Il est évident que cette enquête nous laisse sur notre faim : qu'en est-il des jeunes ? que savent-ils de leur foi ? Pour cela il faudrait poursuivre cet effort, mais l'argent comme les techniciens manquent. Espérons qu'une aide internationale, et œcuménique, viendra un jour à Montevideo pour permettre de multiplier dans d'autres pays et avec plus de profondeur une recherche continentale et protestante sur la sécularisation sud-américaine.

PIERRE FURTER.

Imprimerie La Concorde, Lausanne

Ont collaboré à ce numéro 1967 — III :

MM. les professeurs Pierre Javet, 19, rue de l'Evole, *Neuchâtel*
Edmond Rochedieu, 7, rue de Beaumont, *Genève*
Edmond Grin, 2, chemin de Longeraie, *Lausanne*